cisément que la barbarie commence à l'octroi. Et voulezvous observer la sauvagerie en formation, la pire, regardez les souteneurs de Montmartre; ils ont du sauvage jusqu'aux poétiques mélopées de Bruant.

Ni la sauvagerie individuelle, ni la collective n'infirment le monogénisme, car celle-ci est partout incomplète et acquise. Il a suffi à Châteaubriand et à Cooper de transcrire les mœurs des Sioux, leur éloquence, pour ouvrir la plus grande source de poésie depuis l'Iliade. Les plus dégradés des hommes, les Australiens du détroit de Torrès, ont recueilli avec bonté de récents naufragés, et possèdent une arme ancestrale, le boomerang, qui déconcerte notre balistique. La langue de beaucoup de naturels atteste une civilisation disparue. Si plusieurs récidivistes de nos pénitenciers colonisaient un îlot, une nouvelle peuplade, non la moins déchue, se constituerait. Le sauvage renaît au reste dans chaque enfant avec ses vertus et ses vices libres qu'élimera la société, sans améliorer l'individu si le sentiment religieux n'y préside.

La vérité du monogénisme et aussi l'universalité de la loi de l'effort ressortent de cette remarque de M. Vigouroux : « Le sillon qu'un muscle imprime sur « les os du lion indique sa nature. Mais dans l'homme, « soit que pendant plusieurs générations il ait somnolé « sur un divan ou que, comme le Peau-Rouge, il ait « chassé le daim pendant des siècles, il n'y a rien dans « son organisation qui le rende impuissant à changer « ses occupations. »

Les blancs n'ont trouvé qu'un moyen de démontrer l'infériorité des autres races : c'est de les exhiber au Jardin d'Acclimatation. Mais l'on peut se demander de quel côté de la barrière sont les sauvages, et lequel est *inférieur*, du méprisant silence de ces prisonniers ou des stupides réflexions du public. Les Celtes, nos aïeux, amusèrent ainsi Rome décadente.

## Les conclusions biologiques.

Sans imiter la présomption de certains physiologistes qui envahissent le domaine de la métaphysique, et tout en maintenant la supériorité probative de l'expérience psychologique, il est permis de constater que les progrès des sciences de la vie ne contredisent pas les vérités spiritualistes. Quel terrain parcouru depuis l'époque où, pour figurer l'immortalité, le philosophe empruntait à la physiologie la grossière comparaison de la métamorphose des chenilles en papillons!

Nous voici aux frontières d'un immense domaine inexploré, où décroît sans cesse la réalité de la matière. Et les rayons verts, noirs, ultra-violets, la photographie de l'invisible, peuvent susciter de primordiales révélations sur la constitution des corps. L'impossible d'hier devient le probable d'aujourd'hui.

Ce qui paraît ressortir des analyses actuelles, c'est l'unité de substance matérielle et la *presque* subjectivité de nos perceptions extérieures.

Quelques allemands essaient d'étudier un fluide nouveau, qui serait la vie physique universelle elle-même: l'électroïde; phosphorescent comme le brouillard vital de Reichenbach et traversant, comme le fluide humain, les non-conducteurs d'électricité. Il constituerait « la force « primordiale douée de mutabilité protéiforme » que la philosophie grecque pressentit, l'Akasa des Hindous, la matière subtile de Descartes, le « souffle subtil » de Newton. D'origine solaire, il confirmerait scientifiquement l'héliothérapie et l'opinion de la supériorité vitale des races du sud; il est curieux de voir la science refaire toujours les découvertes de l'intuition et de l'empirisme. Mais ces terrains non solidifiés appartiennent encore aux pionniers de la biologie. Au-dessus d'eux

planent, seules réalités inattaquables, l'autonomie et l'antériorité de l'esprit.

L'ensemble des conquêtes certaines des sciences de la vie confirme cette remarque de M. Brunetière, que « la cause finale, expulsée de la philosophie par une « explication purement mécanique de l'univers, y devait « nécessairement rentrer avec la biologie » puisque l'organisation des animaux annonce partout une intention.

Dans un article récent de la Revue générale des sciences, M. Armand Gautier examinait ce problème : « Les manifestations de la vie dérivent-elles toutes des « forces matérielles? » Il aboutissait à la solution spiritualiste formulée naguère par Claude Bernard : « La ma- « tière n'engendre pas les phénomènes qu'elle manifeste. » Il concluait :

1º L'ordre, le sens imprimé aux phénomènes physicochimiques du protoplasma, échappent à toute équivalence mécanique, au lieu que les énergies matérielles (le potentiel explosible de la poudre à canon) préexistent sans origine extérieure. Et, tandis que la somme totale des forces matérielles transformées reste la même, la vie introduit un principe nouveau qui empêche l'animal, et même la cellule, de pouvoir être réduits à la somme de leurs parties.

2º Les phénomènes cellulaires cessent encore d'être purement physico-chimiques, parce qu'ils s'harmonisent dans l'être vivant complet en une manifestation ordonnée générale de l'individu.

3º La faculté de donner naissance à des individus qui reproduisent la même forme, constitue, pour M. Armand Gautier comme pour Chevreul, un mystère vital qui dépasse toute causalité matérielle.

4º Le contrat pour le travail de toutes les cellules en

vue d'un but commun est chez l'animal, et en particulier chez l'homme, accompagné de phénomènes d'un ordre spécial qui ne paraissent avoir avec les phénomènes matériels aucune mesure d'équivalence (pensée, volonté, sens esthétique, sens moral). Ces forces ne sont pas d'ordre matériel puisqu'elles ne peuvent se transformer en forces mécaniques ou chimiques. L'énergie psychique diffère autant de l'énergie matérielle que le vouloir diffère de l'agir. Puis la pensée, la volition, peuvent ne s'éveiller que des années après que l'impression cérébrale a été produite « et que s'est dissipé le flux d'énergie matérielle « qui a traversé le cerveau. La pensée, la volition, ne sont « pas l'impression ». M. A. Gautier conclut aussi, avec M. Chauveau, que « les actes psychiques ne peuvent rien « détourner de l'énergie que fait naître le travail physio-« logique et qui est intégralement restituée sous forme de « chaleur sensible ». Il conviendrait toutefois d'observer que, si le principe moteur est catégoriquement distinct de l'instrument, la volonté immatérielle peut utiliser cependant la matière comme support accidentel d'actes psychiques.

5° Dans la classe même des énergies matérielles, il existe un immatériel qui les domine : la forme, l'ordre, la *loi*, qui n'ont ni masse, ni équivalent mécanique.

On surprend dans les conditions de la génération humaine un instrument des grandes lois d'épreuve, bases du spiritualisme.

L'homme est le seul animal qui subisse en toute saison l'incitation sexuelle ; outre le but de perpétuation de l'espèce, elle revêt chez lui les caractères très marqués de l'option et de la lutte contre soi-même.

L'homme est le seul animal qui sache stériliser ou sophistiquer l'acte génésique.

Tout le problème des rapports du moral avec le physique se précise par la semence de l'homme. A son emploi il faut demander une preuve de notre liberté et de notre pouvoir de produire avec la même substance, non seulement le bien ou le mal, mais soit de l'activité physiologique, soit de l'activité mentale.

L'homme naît avec un atavisme et une hérédité qui constituent une mentalité virtuelle. Or, l'homme naît d'un unique spermatozoaire à peine perceptible au microscope. La conclusion de ces deux certitudes est la possibilité expérimentale de l'existence presque immatérielle d'un état psychique. La substance cérébrale n'est donc pas nécessaire à l'enregistrement de la pensée. L'axiome matérialiste de la nécessité du cerveau est irrémédiablement ruiné par la notion de l'hérédité mentale.

J'ai écrit: presque immatérielle. — Ce restrictif concerne la conditionnalité actuelle que peut seule atteindre l'expérience biologique; la complète immatérialité de l'essence psychique elle-même demeure sauve. Mais on voit déjà à quel point la conditionnalité apparaît relative, et quel ridicule la biologie déverse sur l'homme-statue des sensualistes.

Interrogeons encore, avant sa fécondation, ce spermatozoaire invisible qui contient en puissance un exemplaire des âmes de plusieurs générations. Sa transmission de formes psychiques, peut-être de certains souvenirs individuels, constitue déjà une sorte d'immortalité collective, et expliquerait scientifiquement l'instinct mental qui incite l'homme à se perpétuer en des fils. Mais l'étude du germe humain nous éclaire le problème, autrement important, de la survivance individuelle. La possibilité de cette survivance éclate dans la disproportion d'une mentalité complète virtuellement enfermée dans un atome.

Autant dire que l'esprit peut se passer de la matière. Ajoutez à ce spermatozoaire la conscience de soi-même : vous avez l'individu intégral et *invisible*. La persistance de la mentalité inconsciente du germe doit aussi nous raffermir contre l'objection des sommeils de l'âme.

Ainsi l'homme moral existe virtuellement dans un atome impondérable. Il est plus grave encore de constater que, les spermatozoaires étant innombrables, les exemplaires d'une même mentalité se multiplient indéfiniment. Cette pluralité de l'être unique entr'ouvre un moment des horizons métaphysiques où s'abîme la raison.

La biologie s'arrête devant le mystère, plus profond encore, de la fécondation, c'est-à-dire de l'unification des substances psychiques. Le nombre créant l'unité en s'y confondant; gouffre où Platon et Pythagore ont perdu leurs coups de sonde. L'enfant, c'est la dyade physiologique et mentale reconstituée en monade.

Plus on étudie l'âme, plus on croit à l'âme. Au contraire, la réalité des corps s'efface à mesure qu'on les scrute; conclusion, non de l'anatomie qui n'examine qu'un état momentané, mais de la biologie qui pénètre plus loin dans la constitution de la substance organique.

Aujourd'hui, saint Thomas, Bossuet, semblent avoir plutôt exagéré l'importance de l'homme physiologique, tant les biologistes tendent à le réduire à une succession d'énergies, à une apparence où se succèdent des phénomènes d'origine extérieure.

En même temps que notre corps se volatilise en forces, apparaît la relativité de nos conditions ambiantes d'existence. Il devient probable que, si le cosmos reste réel, du moins la connaissance que nous en recevons est subjective. Il est possible que notre vérité physique soit fort différente pour un être différemment sensoriel. Tant que

notre esprit demeurera emprisonné dans le corps actuel, nous ne serons informés que de la vérité relative à notre espèce. Nos organes sont souvent des réducteurs de perceptions: combien de sourds, tel Beethoven, se révèlent de puissants auditifs; Homère, Milton aveugles sont des voyants.

Sans parler du daltonisme et de l'audition colorée, il est acquis dès longtemps que nos sens tantôt sont illusionnés, tantôt se suppléent : le tact devient la vue de l'aveugle. Aucune réalité n'est en eux, mais seulement dans l'objet perçu ou dans l'esprit percepteur. La transmission sensorielle n'est donc qu'un mode, et non le mode, de la connaissance du cosmos.

Notre interprétation incontrôlable de cet univers reste très inférieure même à la perception sensorielle de certains animaux. Inférieure par la comparaison de nos sens avec les leurs, mais surtout par l'existence chez eux d'autres sens dont nous sommes dépourvus, tel celui de l'orientation spontanée: l'oiseau migrateur retrouve son nid; il est averti de l'abondance inopinée de nourriture qui l'attend à cinq cents lieues.

Le flair du chien, l'œil de la fourmi, les spectacles pour nous invisibles suivis par la prunelle du chat, nous avertissent que nous ne percevons qu'une infime portion de notre univers. Des myriades de formes existent autour de nous et nous pénètrent, sans que nous les soupçonnions.

Nos conditions d'existence peuvent ne représenter que l'une des modalités de l'être, même physique. Notre oreille, déjà si limitée, possède un pouvoir de connaissance vingt et une fois plus grand que celui de l'œil: si les espaces sont sillonnés d'autant de vibrations lumineuses que d'ondes sonores, ce qui est supposable, nous voici privés d'une infinité de perceptions visuelles. Nous ne recevons aucune information des vibrations lumineuses inférieures à 484 quatrillions à la seconde. ou

supérieures à 709. Hors de ces limites, le bromure d'argent enregistre encore quelques phénomènes lumineux, puis ce prolongement artificiel de notre moi cesse aussi. W. Crookes exposait la relativité de nos connaissances cosmiques en imaginant l'examen fait d'une goutte d'eau par un ciron. Le vide cosmique, hasarde M. G. de Fontenay, peut être sillonné de séries de globes et de soleils aussi lumineux que les nôtres, mais que nous ne percevons pas; leur matérialité n'est pas relative à la nôtre. « Nous pouvons traverser des univers sans plus les « remarquer que les courants magnétiques qui sillonnent « la Terre. » Quel univers inférieur contemple l'œil de l'insecte à peine visible au microscope ?

Tandis que la matière possède ainsi une réalité expansive très supérieure à celle que nous lui connaissons, la portion accessible à notre perception sensorielle subit de totales interprétations subjectives. Déjà l'anatomie réduisait l'œil à une boule visqueuse, et à un simulacre toute beauté. La physiologie et la physique achèvent d'anéantir les réalités matérielles en relation psychologique avec nous. Le monde n'est qu'apparence, prestige d'optique. La mer apparaît grandiose; cependant chaque goutte d'eau n'apparaît pas telle. La matière est la couleur, non le tableau. Le monde physique n'existe pour notre esprit que selon la forme, le nombre et l'harmonie, éléments mystérieux qui soumettent la matière à l'idée, et ramènent la notion de finalité.

On serait tenté d'inscrire sur les récents traités de sciences naturelles quelque épigraphe mystique : « Ce « monde est un système de choses invisibles manifestées « visiblement. » Aussi les vrais grands hommes ont-ils toujours été ceux qui regardent en dedans. Le génie, orbe un peu moins bas de l'humanité rampante au-dessous des vérités métaphysiques, le génie naît du regard intérieur et sans doute de quelque réelle inspiration trans-

cendante; car naturellement il reste inexplicable. Cette suggestion de l'invisible soustrait un moment l'homme aux apparences que le vulgaire nomme réalités. On peut appliquer à tout penseur ce que Rabbe nous rapporte de l'œil subitement atone de Shelley, lorsqu'il était abstrait dans la contemplation de l'invisible. L'œil est toujours là; le regard, feu immatériel, a fui la matière.

La biologie ne nous fournira certes ni une psychologie ni une théologie. Il suffit de constater qu'elle fixe ellemême leur limite aux sciences naturelles, et entr'ouvre le domaine métaphysique, devant lequel Taine s'arrêtait respectueux à la fin de l'*Intelligence*, très supérieur cette fois aux sensualistes du xvmº siècle, ce siècle du faux sous toutes ses formes, qui nia le surnaturel et ignora la nature.

Il existe entre les diverses sciences des sortes de Marches que chacune peut disputer à sa voisine, de même qu'entre deux règnes de la nature on trouve le zoophyte. La gradation est partout. Il existe aussi une zone neutre entre l'ensemble des sciences de la vie et la métaphysique. Le sentiment de la pudeur nous introduit déjà en pleine métaphysique, parce que la pudeur est irréductible à l'utilité physiologique, et la contrarierait plutôt. Mais la physiologie générale et la métaphysique peuvent revendiquer toutes deux la morphologie, les notions de substance et de forme semblant le chaînon qui relie au monde sensible l'immatériel.

Qu'est la forme? L'enfant de deux jours, portrait de son père, peut devenir ensuite celui de sa mère. Qu'est la substance? Il ne nous reste pas à trente ans une parcelle de notre corps initial. L'élément primordial c'est l'identité, dont nous ne savons rien, et qui autorise scientifiquement la croyance antique et le dogme chrétien de la résurrection des corps.

L'orgie matérialiste du xvme siècle confondit la substance avec la forme. Aujourd'hui, force est de revenir aux profondes conceptions des Pères de l'Eglise, sinon de les dépasser en distinguant du principe de forme celui d'identité.

La curieuse brochure du docteur Frédault, Forme et Matière, expose le problème de leur mystérieuse union. Est-ce par juxtaposition ou absorption? L'union peut-elle devenir la perte de l'être? Il semble que l'auteur ait ici trop personnifié la forme. Sa conclusion garde, en tous cas, une portée générale métaphysique: « L'union qui ne « se fait que pour développer l'être ne peut être la mort « de ce qu'elle doit développer. La matière ne s'unit à « l'esprit que pour se vivifier. Ce qui s'unit se vitalise « davantage en prenant une vie nouvelle. » Ajoutez: sans perdre sa vie propre — et cette formule embrassera les rapports des âmes entre elles et avec Dieu.

Notre époque tend à matérialiser l'âme et spiritualiser la matière; sa philosophie devait conclure à l'unité de substance. Mais le vrai, c'est qu'il existe deux substances unes: l'esprit et la matière, irréductibles l'une à l'autre.

La chimie démontrera incessamment qu'il n'existe qu'un corps simple ; et la physique, qu'une énergie. L'unité de l'esprit semble de même l'aboutissement de la métaphysique d'Aristote comme de la dogmatique de saint Jean.

Si une seule substance était possible, la raison éliminerait la moindre, la matière. Mais l'expérience, la raison et le dogme, ont toujours reconnu au monde des corps une certaine objectivité.

Que détruit la mort, et quoi de nous lui échappe? D'abord le principe immatériel survit intégral, en tant que substance. Aristote borne ici l'immortalité. Cependant la biologie intervient pour démontrer la possibilité expérimentale d'une persistance de l'individu plus complète, et telle que nous l'affirmait le spiritualisme rationnel. Les acquisitions de la substance psychique paraissent en effet impérissables. Rien de tendantiel ne meurt en nous : des goûts d'enfance, parfois des goûts hérités, surgissent soudain chez l'homme mûr, et nous avons vu le bloc de l'atavisme se transmettre par un germe impondérable. Outre les tendances, les souvenirs persistent, puisque Taine constate l'aptitude de tous à renaître indéfiniment, même telles images insignifiantes dont nous n'avons jamais ea conscience, et qu'une excitation anormale peut éveiller après cinquante ans.

Ainsi, voilà deux éléments du moi : la tendance, le souvenir, que l'expérience déclare indestructibles. On en découvrirait d'autres, mais tout ce terrain appartenait déjà à la philosophie rationnelle.

Il suffit d'avoir reconnu, par un aperçu de l'une d'elles, que les sciences de la nature et de la vie n'infirment en rien la possibilité de notre survivance; elles la probabilisent plutôt par leur axiome: aucune énergie ne s'anéantit. — La métaphysique et la psychologie changent en certitude et précisent cette probabilité.

Mais qu'advient-il du corps?

La matière évidemment retourne aux métamorphoses chimiques. Quant à la forme et à l'identité, leur persistance est possible, ainsi que leur anéantissement; question de dogme, où ni la philosophie ni la biologie ne prononcent.

De la vie future, la biologie n'a rien à dire, sauf quetoute extension et toute intensité sont possibles, même dans une condition matérielle, puisque le relâchement nocturne des tissus cérébraux nous fait vivre, en deux minutes de rêve, des séries indéfinies d'existences subjectives. Sans doute, l'esprit extériorisé, demeurant identique d'essence, s'accroît immensément par une énergie expansive que la matière terrestre cesse de comprimer. Mais, interroger les sciences naturelles sur la vie future conduit aux ridicules hypothèses de certains vulgarisateurs, ignorants du vrai concept de l'infini.

Assurément, toute résurrection physiologique est possible. La forêt future contenue dans le potentiel des sèves constitue un aussi grand prodige que la réinvolution d'une matière autour d'un germe persistant de l'individu. La transmission atavique nous a informés de la relativité du moyen matériel, dès cette vie.

Mais, toutes les observations biologiques concluent à des possibilités, non à des certitudes, de survivance essentielle ou formelle. La vraie et sûre immortalité ressortit à l'étude de la pensée, de l'amour et de la volonté, aux concepts de l'immatériel et de l'infini.

## Loi des proportions numériques.

Basile, le grand saint oriental du 1v° siècle, et pour qui la nature existait, semble seul avoir observé quelle irréfragable preuve d'une Providence initiale présente la proportionnalité des espèces animales.

La fécondité de l'espèce est proportionnelle à ses chances de destruction. Les grands rapaces pondent deux œufs; les petits, de trois à cinq; les passereaux et les gallinacés (comestibles) vont jusqu'à vingt. Chez les poissons, l'écart est plus nécessaire et plus considérable encore; il devient fantastique chez les insectes. Le pullulement d'un seul insecte, par l'élimination des autres, anéantirait l'espèce humaine. Cette loi admirable d'équilibre compensateur épargnerait à l'homme, s'il la méditait, bien des folies et un gaspillage de forces. De prétendus barbares la soupçonnent mieux que les civilisés. L'Hindou hostile à l'ex-

termination complète des tigres, sait qu'un tigre détruit

quelques milliers de cobras plus dangereux que lui. Chaque fois que l'homme dérange l'équilibre animal, il en pâtit, soit qu'au sud de l'Europe il massacre les oiseaux insectivores, soit au contraire qu'il propage le lapin en Australie, et le moineau aux Etats-Unis, où, faute d'ennemis naturels, ces intrus pullulent désastreusement.

Chaque espèce étant proportionnellement rapace envers une autre, le monde animal n'a pu exister que simultanément, et dans le rapport où nous le voyons. La faim eût anéanti successivement les éclosions darwiniennes. La suppression des grands rapaces ferait pulluler les petits, qui extermineraient bientôt toutes les espèces inférieures. La persistance de tous les types constitue un miracle d'équilibre.

Les naturalistes de laboratoire, les analystes de chyle et de chyme, peuvent ricaner de la merveilleuse symphonie de la nature, où la plainte de la chouette s'harmonise avec la désolation des forêts nocturnes, et où les seuls oiseaux chanteurs sont ceux de nos jardins; mais il leur est plus malaisé de nier une adaptation protectrice de la couleur de l'oiseau et de ses œufs à leur milieu; Londres possède, au point de vue de cette démonstration, un remarquable musée ornithologique.

Pour établir la nécessité d'une Intelligence ordonnatrice, on hésite entre les milliers de preuves fournies par les sciences; il faut, pour douter, se boucher les yeux ou s'hynoptiser sur un détail. Encore, la plus desséchante analyse devrait-elle révéler le plan divin; rien n'y est superflu; on ignorait jusqu'à hier l'utilité de la rate, on l'a trouvée.

Quant à la loi des proportions numériques, il faudrait l'admirer encore dans le constant équilibre des sexes, puis dans l'équilibre préétabli des aptitudes professionnelles. Il a toujours et partout existé des vocations médicales,

## De la suggestion hypnotique.

Nous sommes nous-même par la volonté. Hors d'elle, nous existons par autrui; alors ce qui n'est pas atavisme est suggestion.

L'homme fut créé pour une épreuve qui est la lutte de sa volonté contre sa nature; les suggestions, humaines ou surnaturelles, sont tantôt l'obstacle à franchir, tantôt le tremplin. De même pour l'atavisme : ce qui fut vertu chez un ancêtre peut devenir tentation pour nous.

Ces principes rappelés, constatons que la médecine psychologique appelle aujourd'hui suggestion la crise anormale d'un phénomène universel. L'ascendant d'un chef comme Bonaparte, la fascination exercée par certains personnages historiques ou même imaginaires, l'amour enfin sont de normales suggestions. Les *Brigands* de Schiller suggestionnèrent jusqu'au crime une génération d'étudiants allemands; combien de Français actuels vivent par quelque héros de la Révolution qui vivait luimême par ceux de Rome!

Dans la crise anormale de la suggestion, c'est-à-dire surtout dans la suggestion hypnotique, le spiritualisme doit contrôler deux de ses postulats, la spiritualité, la liberté

L'hypnotisme a révélé ceci : il existe une immatérielle clef de l'âme. L'âme cesse de pouvoir être réduite par quelque Condillac à la somme des sensations enregistrées au moyen d'organes. L'esprit se manifeste intégralement un, extériorisable du corps et dégageable de toute inter-

prétation sensorielle. Sans regard, sans contact, sans parole, le sujet lira la pensée de l'hypnotiseur; l'hypnotiseur extériorisera dans le sujet sa volonté.

Voici donc l'esprit révélé comme indépendant de la matière, ou tout au moins séparable de la portion de matière à laquelle il est normalement uni. Il s'ensuit encore ici que la survivance de l'âme au corps est expérimentalement possible.

Mince conquête, si à la destruction l'hypnotisme substitue l'esclavage psychique.

Mais d'abord cet esclavage est-il absolu? La persistance du libre arbitre dans la plupart des cas de suggestion hypnotique ressort de ce fait, signalé notamment par M. Myers, qu'il est beaucoup plus facile d'obtenir d'un sujet la simulation de quelque grand crime que l'exécution de quelque acte insignifiant d'inconvenance comme d'ôter ses souliers. « Ces expériences hypnotiques nous ensei- « gnent l'existence d'une puissance cachée; elles nous « apprennent qu'en se respectant soi-même, en se contrô- « lant, l'homme peut devenir le maître de son propre es- « prit. »

L'esclavage, souvent ainsi limité, fut en outre presque toujours volontaire. Un consentement, implicite ou exprimé, du sujet, semble initialement nécessaire à l'abdication de son libre arbitre. Nous retrouvons ici l'évidence des responsabilités antérieures.

Si, dans certains cas, l'esclavage est total et ne fut volontaire à aucun moment, toute responsabilité morale de ses actes disparaît chez le sujet; nous rentrons des lors dans la question des sommeils de l'âme.

Ces maigres constatations du spiritualisme contrastent avec les lumineux rapprochements de la science hypnotique et de la théologie. Par exemple, la suggestion rend évidente la possibilité de la Grâce et de la tentation démoniaque. Certes, dans quelques cas de suggestion absolue et consentie, un agent caché transmet à l'hypnotiseur la volonté abdiquée. Il est des cas où la modalité suggestive et la cause démoniaque sont hors de doute, par exemple lorsque, après un colloque évidemment suggestif, l'intention sacramentelle du prêtre touchant le front du possédé lui arrache des cris de souffrance que le même geste fait sans intention sacramentelle ne provoquait pas. Une conversation sérieuse avec certain religieux, professionnel de l'exorcisme, psychologue profond et fort renseigné sur l'hypnotisme, permet de fixer nettement la démarcation entre la suggestion naturelle et la suggestion démoniaque. Il est burlesque, et terrible, de voir le dessous vrai de nos mascarades scientifiques.

Quant à l'autosuggestion mentale, elle constitue une base psychologique des lois de l'option et de l'effort; elle facilite progressivement l'exercice du bien ou du mal. Dans l'ordre physiologique lui correspond l'habitude du geste.

Notre être moral se révèle un agrégat de tendances, sélectionnées ensuite ou transformées par notre volonté bonne ou mauvaise. En un mot, nous détenons normalement la clef de notre esprit où notre volonté doit pénétrer pour façonner incessamment nos facultés. Mais il dépend de nous de perdre ou de laisser dérober cette clef. Il dépend de Dieu de nous la prendre pour coopérer luimême à l'œuvre méritoire que nous avons entreprise.

La dernière conclusion de l'hypnotisme, c'est que notre faculté suréminente, celle qui nous spiritualise et nous individualise, n'est pas l'intelligence, mais la volonté. Cette volonté abdiquée, nous ne sommes plus rien.